

Alcide d'Orbigny et la Bolivie (1825–1857)

Daniel Dory

FLASH, université de La Rochelle, 1, parvis Fernand-Braudel, 17042 La Rochelle cedex 1, France

Reçu le 3 septembre 2002 ; accepté le 14 octobre 2002

Rédigé à l'invitation du Comité éditorial

Abstract – Alcide d'Orbigny and Bolivia (1825–1857). The evaluation of d'Orbigny's contribution to Bolivian studies implies putting it in relation with the economic and political context prevailing before, during, and after his travel in this country, between 1830 and 1833. This paper deals with the following topics: the crisis of the silver mines in Potosi, the achievements of the governments of Santa Cruz (1829–1839) and Ballivián (1841–1847), and the various projects intending to open Bolivian lowlands to navigation and colonisation. Finally, some important documents show that d'Orbigny remains concerned with Bolivia many years after he returned to France. *To cite this article: D. Dory, C. R. Palevol 1 (2002) 491–498.* © 2002 Académie des sciences / Éditions scientifiques et médicales Elsevier SAS

d'Orbigny / Bolivia

Résumé – Pour comprendre pleinement l'apport de l'œuvre d'Alcide d'Orbigny aux études boliviennes, il est nécessaire de situer la relation de ce naturaliste avec la Bolivie dans son contexte économique et politique. Dans ce but, on traitera successivement de la crise des mines d'argent de Potosi, des réalisations des gouvernements de Santa Cruz (1829–1839) et José Ballivián (1841–1847), ainsi que des tentatives d'ouvrir l'Amazonie bolivienne à la navigation et à la colonisation. Enfin, divers travaux montrent que l'intérêt de d'Orbigny pour la Bolivie s'est maintenu bien après son séjour dans ce pays entre 1830 et 1833. *Pour citer cet article : D. Dory, C. R. Palevol 1 (2002) 491–498.* © 2002 Académie des sciences / Éditions scientifiques et médicales Elsevier SAS

d'Orbigny / Bolivie

Abridged version

The economic and political situation of Bolivia between 1825 (year of independence) and 1857 (year of d'Orbigny's death) constitutes the contextual background of the 'Bolivianist' scientific achievements of Alcide d'Orbigny. These circumstances, far from being merely anecdotic, afford a deeper understanding of the whole orientation and aims of his work.

The first relation of d'Orbigny with Bolivia is an indirect one. In 1825 some professors of the 'Muséum d'histoire naturelle' of Paris have been asked to send a traveller naturalist to Upper Peru (later called Bolivia) in order to provide scientific advise to one of the several British companies engaged in mining speculations in Potosi. At this moment, Alcide d'Orbigny was suggested as a candidate. Nevertheless, the fast failure of the enterprise made the

project vanish. However, d'Orbigny's appointment remained for a travel to South America, and he departed from Brest in July 1826.

The present stage of historiographical knowledge makes it impossible to assert exactly at what moment d'Orbigny decided (after travelling in Brazil, Uruguay and Argentina), to go to Bolivia. However, when he arrived in Chile, in March 1830, he entered in contact with two Peruvian politicians who are in direct relation with Andrés de Santa Cruz, the Bolivian President since 1829. Very quickly, d'Orbigny received a letter from Santa Cruz, inviting him to visit and explore Bolivia. This was the beginning of a long-lasting relation between the President and the scientist, whose trip in Bolivia was made as secure and comfortable as possible.

Those circumstances can be explained by the dramatic situation of Bolivia's economy at that time, with the failure of

the foreign (mainly British) intents to reactivate the mining industry devastated during the Independence War (1809–1825), and with the national market absorbing an increasing amount of foreign products (mainly British, again). The need to find other resources than minerals in order to maintain the Bolivian economy explains both the interest of Santa Cruz in the arrival of a French scientist, able to explore the almost unknown, and supposed very rich, tropical valleys and eastern lowlands, and the content and practical orientation of d’Orbigny’s texts.

D’Orbigny’s concern with Bolivia did not end, however, when he left the country in 1833. On the contrary, his interest remained strong enough in the following years as to publish two important books in 1845. One is a geographical, histo-

rical, and statistical description of Bolivia, the first volume of a major uncompleted work, aimed to become a general overview of Bolivia. For the writing of this text, he had been appointed by the President José Ballivián, successor of Santa Cruz in 1841–1847. The other book is also directly related with the projects of Ballivián’s administration, oriented to open the Bolivian lowlands to international trade (by river navigation) and European settlement. It consists in several chapters of the *Voyage dans l’Amérique méridionale...*, enriched with considerations proving the advantages of such projects.

In conclusion, some unknown aspects of the relation between d’Orbigny and Bolivia are mentioned, giving some ideas for further research.

1. Introduction

Le *Voyage dans l’Amérique méridionale...* [22] constitue une part importante de l’apport scientifique d’Alcide d’Orbigny. Et, dans cet ouvrage monumental, la place et la qualité des développements consacrés à la Bolivie sont particulièrement remarquables.

Cette œuvre « bolivianiste » de d’Orbigny, qui éclaire tous les aspects de la nature et de la société bolivienne, et dont l’analyse détaillée sort du cadre de ce travail, a déjà fait l’objet d’un certain nombre d’analyses en Bolivie [2] et, par ailleurs, l’ampleur de la contribution de notre auteur à l’émergence de l’américanisme a été signalée depuis longtemps [4, 30]. En revanche, le contexte et les conditions des relations de d’Orbigny avec la Bolivie avant, pendant et après son voyage n’ont pas encore suscité de recherches systématiques. C’est à commencer à combler cette lacune que le présent travail est destiné. On y abordera plusieurs thèmes, qui constituent encore autant de chantiers d’investigation largement ouverts, en signalant ce que l’on sait avec un degré raisonnable de certitude, ce qu’il est permis de supposer et, enfin, ce que l’on continue d’ignorer. La période couverte se situe entre la naissance de la Bolivie indépendante en 1825 et la mort d’Alcide d’Orbigny.

2. Le voyage d’Alcide d’Orbigny et les spéculations minières à Potosi, (1825–1827)

Grâce à des documents récemment publiés par G. Béraud, [5] nous savons qu’à la séance du 13 septembre 1825 de l’assemblée hebdomadaire des professeurs-administrateurs du Muséum d’histoire naturelle, il est question du voyage au Pérou d’un certain M. Ricod pour y « administrer l’immense domaine des mines du

Potosi acquis par lui et par une société anglaise ». Ce même personnage se propose de faciliter le voyage dans ces contrées d’un naturaliste que le Muséum serait susceptible d’y envoyer, sans que l’on sache si cette destination était clairement envisagée par les professeurs du Muséum auparavant. Il est également question de cette offre à la séance du 8 novembre 1825 et, le 15 novembre, la décision est prise d’envoyer un naturaliste voyageur au Pérou et au Chili. On sait que c’est à Alcide d’Orbigny que fut confiée cette mission, dont la destination semble inclure tant le bas Pérou (correspondant au Pérou actuel), que le haut Pérou (qui deviendra la Bolivie). Ensuite, « du consortium minier franco-anglais, on n’entend plus parler au Muséum » [5].

Ces circonstances, qui ont été en grande mesure à l’origine du voyage de d’Orbigny en Amérique méridionale, présentent un intérêt qui dépasse de beaucoup l’anecdote, car leur étude approfondie permet de mieux cerner le moment historique de son séjour en Bolivie, et surtout de rendre compte de l’orientation et du contenu de l’ensemble de son œuvre bolivienne. Pour expliquer ceci, il convient de remonter un peu en arrière.

Lorsque la Bolivie accède à l’indépendance, le 6 août 1825, c’est au terme d’une très longue guerre, aux multiples péripéties, qui aura duré 16 ans, depuis le premier soulèvement, le 25 mai 1809, à Chuquisaca (aujourd’hui Sucre) d’une partie des autorités espagnoles (les *oidores* de l’*Audiencia de Charcas*) contre le président de l’*Audiencia* et l’archevêque de La Plata [1, 12, 32]. Des conséquences de cette lutte aux fronts confus et enchevêtrés, Alcide d’Orbigny rendra abondamment compte dans la partie historique de son *Voyage...* Ce sur quoi il nous faut insister ici est la profonde décadence économique – et particulièrement minière – qui accompagnera ces événements.

En effet, tout concourt, à partir de 1810, au déclin rapide de l’économie minière de Charcas, (désignation plus appropriée que « haut Pérou ») [3] : difficultés

croissantes d'approvisionnement en mercure, ingrédient essentiel au procédé de l'amalgamation qui permet de purifier le minerai d'argent ; insécurité des voies de communication ; main-d'œuvre de plus en plus rare, de par l'interruption de l'arrivée des indiens soumis à la corvée de la *mita* et de par les successifs recrutements de troupes ; destins divers et parfois tragiques de nombreux propriétaires de mines suivant les aléas de la lutte, etc. En 1825, la nouvelle république hérite donc d'une économie dévastée, et ce tout particulièrement dans le domaine minier, qui était l'axe de la prospérité coloniale.

Or, malgré cette situation interne catastrophique, la réputation de Potosi et de ses immenses richesses semble intacte, particulièrement en Angleterre, qui allait s'avérer la grande bénéficiaire de la liberté du commerce avec l'Amérique du Sud, qui succède aux diverses entraves (de moins en moins effectives, il est vrai, au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle) imposées par la politique coloniale espagnole.

Il en résulta, avant même l'indépendance, (mais l'issue semblait inéluctable dès 1824), une fièvre spéculative, qui se traduit par la constitution de nombreuses sociétés par actions destinées à exploiter enfin librement les ressources sud-américaines et en particulier les « immenses richesses de Potosi ». Suivant le témoignage de J.-B. Pentland, secrétaire du consul général britannique à Lima, qui voyage en Bolivie entre septembre 1826 et mars/avril 1827 (après avoir été, notamment, l'un des assistants de Cuvier au Muséum entre 1818 et 1822, avec qui il maintiendra une correspondance suivie lors de son séjour au Pérou), il semblerait que seulement deux de ces entreprises aient pris quelque consistance. Il s'agit de la Chilean and Peruvian Company et de la Potosi, La Paz and Peruvian Association [29].

Le M. Ricod dont il a été question plus haut était en relation avec l'une de ces compagnies (la Potosi...), dont les agents arrivent à Potosi vers 1825 [33]. C'est ainsi qu'en 1828, le *Bulletin de la Société de Géographie* de Paris publie la « Relation d'un voyage d'Arica à Potosi par le Despoblado accompagnée d'une notice sur cette dernière ville par M. P.-J.-B. Vasseur, et communiquée par M. Ricot, négociant ». Le texte se réfère à un voyage effectué entre novembre et décembre 1826. Il est par ailleurs plus que vraisemblable que « Ricod » et « Ricot » se réfèrent au même individu, qui se trouve donc localisé en Bolivie à l'époque qui nous intéresse.

Sans entrer dans les détails de l'histoire de ces compagnies [25, 26, 33], deux points méritent d'être soulignés. Le premier est que les promoteurs de ces entreprises de caractère essentiellement spéculatif et

financier avaient, malgré tout, une certaine conscience de leur ignorance concernant la réalité et les potentialités des contrées où ils achetaient ou louaient des concessions minières, dans des circonstances parfois rocambolesques. Ils cherchèrent donc à adjoindre des « scientifiques », destinés à effectuer des prospections complémentaires, au personnel technique et administratif de leurs sociétés.

À cet égard, il n'est pas inutile de rappeler que c'est sur la recommandation de Humboldt lui-même que fut embauché par le général Paroissien (président de la Potosi...) le naturaliste saxon Hermann von Czettritz, qui rédigea en 1826 une description des mines de Potosi du plus grand intérêt [33]. Ce fait, qui montre la participation des milieux scientifiques européens de l'époque à ces aventures, prend plus de relief, si l'on se souvient des contacts qu'Alcide d'Orbigny aura également avec Humboldt avant son départ en Amérique.

Le deuxième point a trait à la fin calamiteuse de ces spéculations, dont la faillite survient souvent dès la fin de l'année 1825, avant qu'un seul gramme d'argent n'ait été extrait des mines concernées. Outre d'innombrables problèmes liés à la validité légale des titres de propriété utilisés pour les transactions, la méconnaissance des réalités locales (en matière de transports et de machines nécessaires, notamment) conduira à ce dénouement.

Pour la jeune Bolivie, ces faits représentent un véritable désastre, car ils témoignent de l'échec d'une possible réactivation de l'économie minière à l'aide d'investissements étrangers. Or, il s'agissait de la seule branche qui puisse assurer la solvabilité du pays à un moment où le commerce étranger (principalement anglais, mais aussi allemand et français) envahit le marché de draps et d'autres marchandises qui génèrent un déclin marqué de l'industrie locale, antérieurement protégée par les dispositions coloniales et où l'agriculture subit encore les conséquences néfastes de la récente guerre d'indépendance.

Ce contexte économique angoissant, auquel s'ajoutent les problèmes d'accès de la Bolivie à un port maritime approprié, permettant son désenclavement [14], définit une situation historique tout à fait spécifique, qui implique d'affronter simultanément la question du commerce étranger (et de la corrélative protection de la production locale) et celle des alternatives à court et moyen terme à l'économie minière ruinée.

Sans qu'il soit possible de développer ici ce thème, disons qu'après la brève et féconde présidence du maréchal Antonio José de Sucre (janvier 1826–avril 1828), ce seront là les défis auxquels aura à faire face le maréchal Andrés de Santa Cruz lorsqu'il arrive au pouvoir (après quelques péripéties) en mai 1829. Ce

contexte de pesante incertitude est aussi celui du séjour d'Alcide d'Orbigny en Bolivie entre 1830 et 1833. On comprend donc que son œuvre bolivienne en soit profondément marquée et ne puisse véritablement se comprendre que resituée dans ce cadre.

Ainsi, innombrables sont les références, dans la partie historique du *Voyage...*, aux productions locales qui pourraient se substituer aux importations (devançant d'un siècle une politique qui deviendra très à la mode en Amérique latine). D'Orbigny écrit, par exemple : « Je le redis encore : la Bolivia, surtout dans certaines provinces, possède tous les éléments de la plus grande prospérité ; il ne lui manque que l'industrie, pour se suffire à elle-même, pour s'affranchir du commerce étranger qui lui enlève annuellement, en numéraire, souvent plus que ne produisent toutes les mines ; et tend constamment à diminuer les ressources de son avenir » (*Voyage...*, tome 2, p. 481). Ce faisant, il prend position dans le débat entre protectionnisme et libre-échange qui fait rage à l'époque, et se range (non sans quelques ambiguïtés toutefois) dans le camp protectionniste, qui est aussi, pour l'essentiel, celui du Président Santa Cruz.

Mais, plus importante encore que la maîtrise du commerce étranger, se trouve être la réflexion sur la structure territoriale et sectorielle de l'économie bolivienne prise dans son ensemble. En effet, face au déclin de l'exploitation de l'argent au début de la république, se pose clairement la question de ce que l'on peut désigner comme la « centralité » minière de la Bolivie. Ce thème, essentiel, qui sera ultérieurement occulté pendant presque un siècle à partir des années 1870, avec la récupération et l'essor de la production d'argent d'abord et d'étain ensuite [6, 19], est clairement présent dans l'œuvre de d'Orbigny, sous deux de ses aspects fondamentaux.

Le premier est le constat de la fragilité de l'économie minière et des désavantages qu'elle présente face à l'agriculture et l'industrie. Il reprend alors et radicalise des positions formulées à la fin du XVIII^e siècle par F. de Viedma [13, 34]. Ainsi, par exemple, à propos d'Oruro, il écrit : « La richesse d'une cité, due à ses ressources agricoles ou à son industrie, est durable et tend toujours à s'augmenter par les améliorations successives qu'amènent l'expérience et les nouvelles découvertes. Telle que la chance des jeux, la richesse provenue seulement de l'exploitation des mines, est très éphémère. En effet, dès que le sol cesse de produire extraordinairement, la plus grande misère y vient de suite remplacer l'opulence » (*Voyage...*, tome 3/I, p. 313).

La deuxième conséquence de la remise en cause de la « centralité » minière de la Bolivie se manifeste par la

recherche de produits et d'industries alternatives. Ceci rend compte à la fois de l'orientation de la réflexion de d'Orbigny sur le pays et de la place que prennent dans son œuvre les vallées et Yungas, ainsi que, surtout, les plaines orientales autour de Santa Cruz et les provinces de Chiquitos et Mojos. Ce par quoi il se différencie nettement des autres voyageurs contemporains, et en particulier de Pentland [29], qui limite son voyage à l'aire andine et l'organise justement en fonction de la prémisses de la « centralité » minière.

C'est donc, à nos yeux, cette situation historique critique et les exigences qu'elle formule à la réflexion et à l'action qui constituent une clé majeure pour la compréhension de l'œuvre « bolivianiste » d'Alcide d'Orbigny. Ceci explique également pourquoi le Président Santa Cruz, parfaitement au fait des alternatives auxquelles il est confronté, souhaite tellement la venue d'un naturaliste qui aiderait à explorer scientifiquement d'abord, et à exploiter ensuite, « l'autre Bolivie » des vallées et basses-terres. Ceci nous amène à évoquer maintenant les premiers contacts entre le président bolivien et notre naturaliste.

3. Les premiers contacts réalisés au Chili

Nous avons, pour ceux qui sont actuellement les premiers contacts connus de d'Orbigny avec la Bolivie en la personne de son président Santa Cruz, deux indications contenues à la p. 343 du tome 2 du *Voyage...*

On y apprend que, séjournant à Santiago du Chili, sans doute vers la fin mars 1830, il y rencontre « deux personnes dont les noms sont très connus au Pérou, par les hautes fonctions qu'elles ont remplies, MM. Rivaquero et le général Don Pío Tristán. Quand ces messieurs me virent décidé à quitter le Chili, ils eurent la bonté de me donner, pour le général Santa Cruz, président de Bolivia, des lettres de recommandation très pressantes. »

Et presque tout de suite après, on lit : « De retour à Valparaiso, notre consul général, M. de Laforêt, me communiqua une lettre du général Santa Cruz, qui me fit arrêter de suite mon itinéraire. Ce généreux président de la république de Bolivia, ami des sciences et de sa patrie, recommandait instamment à M. de Laforêt de m'engager à me rendre dans son beau pays pour y rechercher des richesses naturelles jusqu'alors ignorées... » (souligné par nous).

Ceci appelle quelques commentaires, à titre d'hypothèses. Tout d'abord, en regard des itinéraires politiques des deux personnages rencontrés à Santiago, on peut supposer qu'il s'agit d'agents de Santa Cruz qui déjà travaillent à la réalisation de son grand projet (concrétisé entre 1836 et 1839) de confédération Pérou-Boli-

vie. On sait, en tout cas, qu'avant d'assumer la présidence de la Bolivie, il avait organisé une loge secrète pour agir dans ce sens [10, 16].

José de la Riva Agüero fut, au début des années 1820, un très éphémère président du Pérou, et son hostilité envers Bolívar et Sucre l'amènera à ouvrir avec les forces royalistes espagnoles, encore présentes, des pourparlers qui ressemblèrent beaucoup à une trahison. Il sera expulsé du pays en 1823, et on le retrouve donc au Chili en 1830, après un séjour en Europe.

En ce qui concerne Pío Tristán, il s'agit d'un ancien général de l'armée royaliste espagnole, originaire d'Arequipa au Pérou, cousin de José Manuel de Goyeneche (qui joua un rôle clé dans la répression des premiers mouvements insurrectionnels dans le haut Pérou), et oncle de la célèbre agitatrice Flora Tristan. Il participa à divers combats dans le haut Pérou et le Nord argentin, jusqu'à la bataille de Salta (1815), où il fut battu. Ultérieurement, il passera, comme de nombreux officiers royalistes créoles (dont Andrés de Santa Cruz) du côté des patriotes. Ces deux personnages joueront ultérieurement des rôles de tout premier plan, à la tête des états confédérés du Nord- et du Sud-Pérou, ce qui témoigne encore, si besoin en était, de leurs liens étroits avec Santa Cruz.

Ensuite, on apprend que d'Orbigny trouve à Valparaíso une lettre de Santa Cruz au consul de Laforêt le concernant. Deux hypothèses peuvent être formulées à ce propos :

- (a) Santa Cruz était déjà informé de l'existence d'Alcide d'Orbigny par des sources françaises (on songe au consul de Laforêt) ou par ses propres réseaux et, en regard de la situation économique mentionnée antérieurement, cherche à l'attirer en Bolivie ;
- (b) la demande d'un naturaliste français faite au consul de France à Valparaíso est générale, et vise en quelque sorte à contrebalancer la présence des Anglais (récemment manifestée par le voyage de Pentland, par exemple), à un moment où Santa Cruz cherche à limiter le libre commerce étranger et à diversifier l'économie nationale en rompant avec la « centralité » minière de la Bolivie.

Toujours est-il qu'en réponse à la lettre que d'Orbigny envoie à Santa Cruz aussitôt arrivé à La Paz, ce dernier répond : « *He tenido el gusto de recibir la apreciable carta de U. de 30 de Mayo, y las recomendaciones que U. incluye de personas a quién deseo complacer. Ya había sabido yo por mis amigos que U. se dirigía a Bolivia, y lo deseaba ciertamente, porque teniendo una positiva estimación por los hombres de jenio, me era agradable poder concurrir a que los viajes de que U. está encargado tengan un buen resultado, y hagan conocer las producciones de este país, que hasta*

ahora ha sido casi ignorado en el mundo... » (lettre du 10 juin 1830, in : *Voyage...*, tome 2, p. 421. Souligné par nous).

À partir de ce moment s'inaugure une relation entre les deux hommes, faite d'estime mutuelle, qui durera, malgré bien des péripéties, jusqu'à leur mort.

4. Andrés de Santa Cruz et son administration

L'historiographie retient deux périodes dans l'administration de Santa Cruz. La première, entre 1829 et 1836, où il exerce la présidence de la Bolivie, et la deuxième (1836-1839) où ses fonctions de protecteur de la confédération Pérou-Bolivie l'éloignent de la Bolivie et le font résider principalement au Pérou. C'est essentiellement le premier de ces moments qui nous intéresse ici.

Lorsqu'il accède à la présidence, en mai 1829, à l'âge de 36 ans [18], la jeune république de Bolivie, qui n'a que quatre ans d'existence, a déjà suivi un parcours assez mouvementé. Présidée initialement, de manière formelle, par Simón Bolívar jusqu'à fin 1825, mais en fait par Antonio José de Sucre jusqu'au 18 avril 1828, le pays est, malgré les excellentes intentions de Sucre, qui tente d'introduire des réformes libérales hardies, en butte tant à une crise financière aiguë, aggravée par les séquelles de la guerre et la présence d'une armée libératrice étrangère qu'il faut payer et nourrir, qu'à l'hostilité du Pérou, qui finit par envahir le pays et obtenir le départ de Sucre. Suit une période confuse où José Miguel de Velasco assume par deux fois la présidence, avec, en intermède le bref épisode tragique de la présidence de Pedro Blanco du 27 au 31 décembre 1828. Ainsi, lorsque Santa Cruz, qui a été désigné par Sucre comme son successeur, malgré une évidente antipathie personnelle à son égard, est enfin investi, d'énormes espérances se portent sur lui.

Et ce militaire métis (de père espagnol et de mère aymara), anciennement royaliste et ayant déjà occupé de hautes fonctions au Pérou, se distinguera comme un administrateur exceptionnel. Parmi les principaux problèmes qu'il affrontera, figurent (liste non exhaustive) l'assainissement des finances publiques qui sera réalisé en deux ans, l'habilitation définitive du port de Cobija-La Mar, tâche commencée par Sucre et dont l'importance est vitale pour désenclaver le pays, l'organisation de l'armée, la promulgation d'une nouvelle constitution en 1831 et d'un ensemble de codes permettant d'instaurer un état de droit moderne. Dans ce contexte, l'accueil d'Alcide d'Orbigny et les facilités qui lui sont offertes pour la poursuite de ses travaux s'inscrivent dans une perspective d'ensemble et, à certains égards,

on peut affirmer que les textes qui en résultèrent portent la marque des efforts de Santa Cruz pour organiser et rendre viable la Bolivie, pays dont d'Orbigny sera d'ailleurs fait citoyen d'honneur.

Mais les relations entre les deux hommes ne s'arrêtent sans doute pas en 1833, lors du départ de d'Orbigny. En effet, longtemps après la chute de Santa Cruz en 1839, et sa longue captivité au Chili (qui avait été l'ennemi obstiné de la Confédération), Santa Cruz arrive en France en 1846 et est nommé, probablement en 1849, ambassadeur de Bolivie auprès des gouvernements de France, Angleterre, Belgique et Espagne [10]. Il remplira ces fonctions, avec quelques interruptions, jusqu'à sa mort en 1865 [31]. À ce titre, et sachant les relations assez suivies qu'il entretient avec l'empereur Napoléon III, il n'est aucunement interdit de supposer (même sans preuve documentaire formelle) qu'il intervint en faveur d'Alcide d'Orbigny lors de la décision qui aboutit à la création, en 1853, de la chaire de paléontologie au Muséum national d'histoire naturelle de Paris.

5. La Bolivie après Santa Cruz

Après l'effondrement de la Confédération, consécutif à la défaite de Yungay (20 janvier 1839), une succession de trahisons aboutissent à la chute de Santa Cruz et à une situation extrêmement confuse en Bolivie, où divers généraux se disputent le pouvoir. Cependant, face à la menace d'une invasion des troupes péruviennes conduites par Gamarra, l'unité nationale se réalise derrière le plus brillant des anciens généraux de Santa Cruz : José Ballivián. Ce dernier bat les Péruviens à Ingavi (18 novembre 1841) et assure ainsi définitivement l'indépendance de la Bolivie, en même temps qu'il inaugure une présidence également remarquable, quoique controversée, qui durera jusqu'en décembre 1847 [8, 20].

Pour l'essentiel, Ballivián, malgré l'hostilité qui oppose les deux hommes depuis la fin des années 1830, interprète les problèmes auxquels se heurte la Bolivie de manière similaire à Santa Cruz, et leur cherche, par conséquent, des solutions apparentées [15]. En particulier l'ouverture au commerce, à l'industrie et à la migration de l'Orient bolivien sera l'un de ses soucis majeurs. Ceci se traduira, notamment, par l'encouragement aux explorations réalisées entre 1844 et 1846 par José Agustín Palacios [27] dans les rivières du Beni, département qui sera d'ailleurs créé en 1842 sous son administration (incluant alors la province de Caupolicán, qui retournera ultérieurement au département de La Paz).

C'est très certainement en relation avec cet intérêt pour les basses-terres que, comme l'écrit Alcide d'Orbi-

gn y : « *El general don José Ballivián, presidente de Bolivia, animado del más ardiente celo por el adelanto y la mejora de su bella patria, tuvo a bien acordarse de mi, encargándome de dar a luz una completa descripción geográfica, estadística e histórica sobre aquella república* » [23] (souligné par nous). Ceci suggère clairement que d'Orbigny aurait, lors de son séjour en Bolivie, rencontré Ballivián, pendant un temps préfet de La Paz. Toujours est-il que cette convergence de problématiques entre le savant et le politique débouchera sur la parution de deux livres importants.

6. Les deux livres « bolivianistes » de d'Orbigny parus en 1845

On ne dispose pas, à l'heure actuelle, de toutes les données documentaires sur les circonstances exactes de la production des deux ouvrages que d'Orbigny publie en 1845 sur la Bolivie. Il s'agit de la *Descripción Geográfica, Histórica y Estadística de Bolivia* et du *Fragment d'un voyage au centre de l'Amérique méridionale, contenant des considérations sur la navigation de l'Amazone et de la Plata, et sur les anciennes missions des provinces de Chiquitos et de Moxos (Bolivia)* [23, 24]. Cependant, en l'état actuel des connaissances, il est possible d'avancer les points suivants.

Le premier de ces ouvrages correspond à une commande faite, ainsi que le signale d'Orbigny lui-même, par le président Ballivián. Concernant les modalités de cette transaction, qui fut vraisemblablement réalisée à Paris en 1844 entre le consul de Bolivie à Londres (et à Paris ?) Antonio Acosta et Alcide d'Orbigny, on a des traces indirectes dans des documents localisés au début du XX^e siècle à la Northwestern University (Chicago, USA) et dépouillés préliminairement par E.M. Crampton et L.F. Ullrick [9]. Sur la base de la correspondance entre Acosta et Ballivián, et plus particulièrement des lettres du 27 septembre 1845 et du 4 juillet 1847, ces auteurs écrivent : « *He (Acosta) contracted with Alcide Desalines d'Orbigny for the writing and publication of a history and geography of Bolivia. Ballivián thought it cost too much, especially as the treasury was empty, and took him sharply to task for having made the bargain without consultation. However, the books were finally received and paid for by the State* » (p. 408).

On sait également que le tirage de ce livre, traduit par le jeune poète Ricardo Bustamante, qui vivait alors à Paris, fut de 1000 exemplaires [17]. Il s'agissait en fait du premier tome d'une œuvre beaucoup plus vaste (dix volumes furent envisagés), à vocation encyclopédique. Mais, après la chute de Ballivián, en 1847, le gouvernement de Belzu cessa de s'intéresser à cette initiative, qui se trouva dès lors définitivement interrompue.

Il convient encore de signaler deux éléments en relation à cette œuvre. Le premier est que son objet est constitué par les provinces de Caupolicán et de Moxos, qui à l'époque formaient, ainsi qu'on l'a dit plus haut, le département du Beni. Or, on sait que d'Orbigny ne visita pas Caupolicán au cours de son voyage, et que lorsqu'il parle de cette province (dans le chapitre XLII du *Voyage...*, tome 3/I), il commence par signaler que ce qu'il en dit est extrait « de l'ouvrage espagnol que je publie sous le titre de *Descripción geográfica, histórica y estadística de Bolivia* » (p. 359, note 1). En outre, il indique qu'une bonne part de ces données sur ces contrées lui a été fournie par Antonio Acosta (ibid., note 2). En fait, le motif pour lequel d'Orbigny commence cette œuvre, destinée à être très complète, par l'étude d'une zone qu'il n'a pas parcourue est à rattacher à son importance, en étroite relation avec la situation de l'époque, quand la province de Caupolicán est l'un des principaux lieux d'extraction de la *quina* (écorce contenant de la quinine servant à combattre le paludisme), produit qui, dans les années 1840, constitue l'un des piliers de l'économie bolivienne [11].

Le second point a trait à l'activité d'Acosta, qui fut un proche collaborateur de Ballivián dès le début de sa trajectoire politique et qui fut, à ce titre, chargé de la gestion en Europe des différents projets de colonisation et navigation des affluents de l'Amazone et du Rio de la Plata. Mais dans les négociations concernant ces entreprises, dont aucune n'aboutit, Acosta n'est pas seul du côté bolivien. Avant son arrivée en Europe, on trouve, en effet, impliqué dans ce genre de tractations, un très étrange personnage. Il s'agit de Vicente Pazos Kanki. Cet aymara de pure souche, avocat et ancien prêtre, auteur de plusieurs écrits assez curieux, se retrouve à partir de 1837 comme consul de Bolivie à Londres, poste qu'il occupera jusqu'à son remplacement par Acosta en 1844 [7].

Au cours de ses séjours à Paris, on trouve Pazos associé à diverses initiatives, dont la signature, en 1843, d'une convention (impliquant également le célèbre bibliophile américaniste Henri Ternaux-Compans), concernant la « Compagnie de la Guyane française » [7, 21], qui visait à développer la navigation sur les affluents boliviens de l'Amazone, une fois levés les obstacles que le Brésil ne cessait d'accumuler face à de tels projets. Toujours en 1843, il signe aussi une convention concernant une « Compagnie belge de colonisation », dont les ambitions se heurteront, cette fois, à l'opposition du congrès bolivien. Ces activités avaient été précédées par la publication de plusieurs documents de nature publicitaire, destinées notamment à motiver les autorités françaises à s'intéresser à ces entreprises [28].

C'est dans ce contexte, et en relation directe avec ces projets qu'il convient, à nos yeux, de situer la publication du deuxième des ouvrages dont il est question dans ce paragraphe. En effet, le *Fragment d'un voyage...*, outre des extraits du *Voyage...* contient des développements destinés à populariser et à cautionner les initiatives de navigation et de colonisation dont il a été question plus haut.

Par ailleurs, nous savons de source sûre que d'Orbigny maintenait des relations directes avec plusieurs personnages impliqués dans ces entreprises. On l'a déjà vu pour Antonio Acosta. En ce qui concerne Ternaux-Compans, celui-ci se trouve remercié dans la note 2 de la p. 32 du tome 3/I du *Voyage...*, pour avoir mis à la disposition de d'Orbigny le livre du père Fernandez sur les missions de Chiquitos.

Enfin, pour ce qu'il en est de Pazos Kanki, il suffit de se reporter à la note qui conclut le chapitre XXXVIII du *Voyage...* (tome 3/I, p. 250), consacré à la synthèse sur la province de Moxos, pour lire : « Connaissant l'immense avantage que le commerce pourrait tirer de la navigation de l'Amazone, M. Vicente Pazos, consul de Bolivie en Angleterre, a présenté, depuis 1840 jusqu'en 1844, avec un zèle et une persévérance dignes de tous éloges, aux ministres de la Marine et des Affaires étrangères, différents projets dans le but d'obtenir que, plus à portée que les autres puissances, par ses colonies de la Guyane, de tirer des avantages immédiats de cette navigation intérieure, la France se chargeât de cette belle et vaste entreprise. Les détails statistiques, dans lesquels je suis entré relativement aux provinces de Moxos et Chiquitos, en démontrent assez les avantages commerciaux, tandis que les renseignements que j'ai donnés sur la navigation intérieure témoignent des possibilités d'exécution. Il ne me reste plus qu'à joindre mes vœux à ceux de M. Pazos, pour que ma patrie enrichisse de ce fleuron la glorieuse couronne dont son front est paré depuis tant de siècles. »

Ce qui précède suffit amplement à montrer l'existence d'un vaste champ d'investigations concernant l'exacte participation d'Alcide d'Orbigny aux différentes entreprises de navigation et de colonisation en Bolivie.

7. Quelques inconnues en guise de conclusion

La recherche historique sur les relations entre Alcide d'Orbigny et la Bolivie vient de s'enrichir d'un volume qui réunit un bon nombre de travaux réalisés par des auteurs boliviens sur le savant français [2]. On y trouve de précieuses indications sur différents thèmes, qui viennent parfois compléter les recherches dont il a été

question dans ce travail. Demeurent, cependant, encore plusieurs inconnues, qui méritent de faire l'objet d'investigations ultérieures. Parmi les plus notables, on peut signaler les trois suivantes, sans chercher aucunement à être exhaustif. En premier lieu on ignore encore pratiquement tout concernant l'existence et/ou l'identité des deux collaborateurs français, un dessinateur et un préparateur, qui accompagnèrent d'Orbigny durant son voyage en Bolivie, et dont il est fait mention dans plusieurs sources boliviennes étudiées par Gunnar Mendoza [17]. Ensuite, on n'en sait guère davantage sur le destin des cinq (ou six ?) boursiers boliviens qui

accompagnent d'Orbigny lors de son retour en France, et dont G. Mendoza, encore, a donné les noms et évoqué quelques documents les concernant [17]. Enfin, on ignore toujours le destin des notes de terrain, livres et manuscrits divers que d'Orbigny a rapportés de Bolivie.

Ces quelques indications suffisent pour montrer l'ampleur des découvertes que l'on peut encore attendre d'un chantier historiographique ouvert à l'intersection entre l'histoire de la Bolivie, l'histoire des sciences et la biographie scientifique d'un savant dont l'existence fut d'une complexité inouïe.

Références

- [1] C.W. Arnade, *La dramática insurgencia de Bolivia*, Ed. Juventud, La Paz, 6a ed., 1992.
- [2] R.D. Arze Aguirre, *El naturalista francés Alcide d'Orbigny en la visión de los bolivianos*, IFEA/Plural, La Paz, 2002.
- [3] P. Bakewell, *Mineros de la Montaña Roja*, Alianza, Madrid, 1984.
- [4] O. Baulny, Alcide d'Orbigny fondateur de l'américanisme moderne, *Revue du Bas Poitou* (1971) 15–29.
- [5] G. Béraud, Le départ d'Alcide d'Orbigny pour l'Amérique méridionale et sa préparation, *Ann. Soc. Sci. nat. Charente-Maritime VIII* (9) (2000) 1117–1128.
- [6] L.E. Bieber, *Empresarios mineros en el siglo XIX*, IESE, Cochabamba, 1980.
- [7] C.H. Bowman, Vicente Pazos Kanki, Un boliviano en la libertad de América, *Los Amigos del Libro*, La Paz, 1975.
- [8] M. Carrasco, José Ballivián (1805–1852), Hachette, Buenos Aires, 1960.
- [9] E.M. Crampton, L.F. Ullrick, Administration of José Ballivián in Bolivia, *The Hispanic American Historical Review I* (4) (1918) 403–414.
- [10] A. Crespo, Santa Cruz, El condor indio, Ed. Juventud, La Paz, 1979.
- [11] D. Demélas, Nationalisme sans nation ? La Bolivie aux XIX^e–XX^e siècles, Éditions du CNRS, Paris, 1980.
- [12] M.-D. Demélas, Y. Saint-Geours, *La vie quotidienne en Amérique du Sud au temps de Bolívar, 1809–1830*, Hachette, Paris, 1987.
- [13] D. Dory, El aporte de Francisco de Viedma a la geografía histórica de Bolivia, *Análisis Cultural (Cochabamba)* 3 (1995–1997) 19–24.
- [14] J.V. Fifer, Bolivia, Territorio, Situación y Política desde 1825, Ed. F. de Aguirre, Buenos Aires–Santiago de Chile, 1976.
- [15] B. Gomez de Aranda, Santa Cruz y Ballivián : Organización del Estado, in: A. Crespo, J. Crespo Fernandez, M.L. Kent Solares (Eds.), *Los Bolivianos en el Tiempo*, IEAA, La Paz, 2a ed., 1995, pp. 197–203.
- [16] L.C. Kendall, Andrés Santa Cruz and the Peru-Bolivian Confederation, *The Hispanic American Historical Review XVI* (1) (1936) 29–48.
- [17] G. Mendoza, D'Orbigny en Bolivia, in: R.D. Arze Aguirre (Ed.), *El naturalista francés Alcide d'Orbigny en la visión de los bolivianos*, IFEA/Plural, La Paz, 2002, pp. 211–234.
- [18] C.D. Mesa Gisbert, *Presidentes de Bolivia: entre urnas y fusiles*, Gisbert, La Paz, 2a ed., 1990.
- [19] A. Mitre, *La minería boliviana de la plata en el siglo XIX*, Estudios Bolivianos en Homenaje a Gunnar Mendoza, La Paz, 1978, pp. 143–168.
- [20] G.R. Moreno, José Ballivián, Camarlinghi, La Paz, 1970.
- [21] G.R. Moreno, Vicente Pazos Kanki, *Estudios Históricos y Literarios*, Ed. Juventud, La Paz, 1983, pp. 71–74.
- [22] A. d'Orbigny, *Voyage dans l'Amérique méridionale (le Brésil, la république orientale de l'Uruguay, la République argentine, la Patagonie, la république du Chili, la république de Bolivie, la république du Pérou)*, exécuté pendant les années 1826, 1827, 1828, 1829, 1830, 1831, 1832 et 1833, Pitois-Levrault, Paris, 1835–1847 (9 tomes en 11 volumes).
- [23] A. d'Orbigny, *Descripción Geográfica, Histórica y Estadística de Bolivia*, Tomo Primero, Librería Gide y Cia, Paris, 1845.
- [24] A. d'Orbigny, *Fragment d'un voyage au centre de l'Amérique méridionale, contenant des considérations sur la navigation de l'Amazone et de la Plata, et sur les anciennes missions des provinces de Chiquitos et de Moxos (Bolivia)*, P. Bertrand, Paris, 1845.
- [25] G. Ovando-Sanz, *British Interests in Potosí, 1825–1828*; *Unpublished Documents from the Archivo de Potosí*, *The Hispanic American Historical Review XLV* (1) (1965) 64–87.
- [26] G. Ovando-Sanz, *Los intereses ingleses en Potosí*, *Kollasuyo (La Paz)* 80 (1972) 81–117.
- [27] J.A. Palacios, *Exploraciones*, Instituto Boliviano de Cultura, La Paz, 1976.
- [28] V. Pazos Kanki, *Projet de jonction par la navigation à vapeur de la Guyane, Mecapa et l'île de Mapa avec l'embouchure nord du fleuve des Amazones, et des républiques de l'Équateur, du Pérou et de la Bolivie*, transmis à M. Thiers, président du Conseil, par Vicente Pazos, consul général de la Bolivie en Angleterre, le 20 avril 1840, Impr. de Lacombe, Paris, s.d.
- [29] J.-B. Pentland, *Informe sobre Bolivia (1827)*, Ed. Potosí, Potosí, 1975.
- [30] P. Rivet, D'Orbigny, ethnologue, *Commémoration du voyage d'Alcide d'Orbigny en Amérique du Sud 1826–1833*, Publications du Muséum national d'histoire naturelle, vol. 3, Masson, Paris, 1993, pp. 15–26.
- [31] J. Siles Guevara, *La última gestión diplomática del Mariscal Santa Cruz en Francia*, *Revisión Boliviana*, Camarlinghi, La Paz, 1969, pp. 65–76.
- [32] J. Siles Salinas, *La Independencia de Bolivia*, Mapfre, Madrid, 1992.
- [33] E. Tandeter, *Potosí y los ingleses a fines de 1826*, *Historia y Cultura (La Paz)* 3 (1978) 125–143.
- [34] F. de Viedma, *Descripción Geográfica y Estadística de la Provincia de Santa Cruz de la Sierra (1793)*, 3a ed., *Los Amigos del Libro*, La Paz, 1969.